

Un petit livre d'orgue à la gloire de Dieu...

« *Le 6 novembre, Bach, jusqu'alors maître de concerts et organiste de la cour, a été, en raison de son attitude entêtée et du congé qu'il sollicite avec obstination, arrêté en la salle de justice ; le 2 décembre, son congé lui a été enfin signifié, en même temps que sa disgrâce déclarée, et il a été libéré de ses arrêts* ».

C'est ainsi que les archives municipales de Leipzig relatent cette étonnante anecdote de la vie de Johann Sebastian Bach. Nous sommes à la fin de l'année 1717, exactement le 2 décembre. Bach vient donc de passer près de quatre semaines aux arrêts. Son patron, le duc de Weimar n'avait pas supporté que son brillant musicien imagine de quitter son service et, pour le faire réfléchir, l'avait mis en prison!

Ce serait durant cette période que Bach aurait consacré son temps à apporter toutes ses attentions à ce « Petit livre d'orgue, dans lequel l'organiste débutant est initié à exécuter en toutes sortes de manières un choral, ainsi qu'au perfectionnement dans l'étude de la pédale... »

Tout Bach est dans ce projet qui, à vrai dire, reste inachevé.

Inachevé tout simplement parce que le manuscrit comporte la place (et les titres) des cent-soixante-quatre chorals disposés dans l'ordre de l'année liturgique, tels qu'ils apparaissent dans la pratique religieuse de Thuringe. Seuls quarante-cinq chorals seront copiés.

Pédagogique ? Evidemment, le titre l'indique clairement ce manuscrit est destiné aux organistes débutants et pour développer le jeu de la pédale. A qui pense-t-il, lui qui se trouve isolé de sa famille ? Sans doute à ses fils Wilhelm Friedeman et Carl Philip Emanuel,

mais ces derniers sont sans doute encore trop petits pour atteindre les pédales de l'orgue...

Rigoureux. Certes, chaque choral est écrit à quatre voix, chaque choral contient une seule fois la citation du « cantus firmus ». Le petit livre prévoit de contenir tous les chorals nécessaires de l'année liturgique.

Et pourquoi ce travail est-il resté inachevé ? On verra par la suite le soin avec lequel Bach mettra la point final à divers recueils, ceux de la *Clavierübung*, ceux des *Suites*, des *Partitas*, des *Sonates*. Ici tout s'arrête, laissant ce petit livre d'orgue dans cet état incomplet. Avait-il le sentiment d'avoir tout dit ? Impossible. Bach n'a jamais tout dit, il ne cesse de nous étonner, de nous émouvoir. Les raisons sont peut-être plus simples. Il quittait le service du duc de Weimar dans l'idée de devenir musicien de cour à Coethen. Il met seulement à profit ce séjour d'isolement pour se plonger dans cette réflexion profonde sur ces textes et ces chorals qui sont la base de sa nourriture spirituelle. Il sait bien qu'à Coethen, au prix d'une situation qu'il espère financièrement plus confortable, il n'aura plus aucune responsabilité dans le domaine de la musique religieuse, son nouveau patron étant calviniste. Alors que son œuvre d'orgue à Weimar fut principalement celle des grandes pièces virtuoses héritées du « stylus fantasticus » appris auprès de Buxtehude à Lübeck, c'est ici dans cette rigueur,

cette intimité qu'il met un point final à son travail de musicien d'église, du moins pour l'instant. Et curieusement, lorsqu'il devient Cantor de Saint-Thomas à Leipzig en 1723, il ne s'intéresse plus à ce petit recueil.

Jamais les mélodies de choral n'ont été traitées avec autant de sensibilité. Chaque mélodie est placée dans un écrin unique, toujours neuf, toujours imaginatif. Nul doute que s'il avait continué, Bach aurait trouvé les solutions pour varier les cent dix neuf autres possibilités offertes par les autres chorals prévus. La mélodie de choral est présente dans chaque pièce, elle se promène de voix en voix, elle est là, parfois toute simple, en « cantus firmus » ou elle est ornementée avec ce sens si important que Bach accorde à ces fameux « agréments » qui ne sont pas ajoutés au discours musical, mais bien intégrés. Lorsque peu après il écrira à l'intention de son fils aîné Wilhelm Friedemann un « Klavierbüchlein », la première pièce n'est-elle pas justement cette « Applicatio » dont le but pédagogique est de développer dans les doigts (et la tête) de son élève, l'importance de ces ornements qui constituent l'essence même du discours.

Et c'est sans doute dans l'*Orgelbüchlein*, ce qui frappe le plus. Certes l'art du contrepoint est rigoureux, parfait, exemplaire. Certes les figures de rhétorique et les allusions quasi descriptives sont évidentes telles ces imposantes septièmes descendantes du pédalier qui évoquent avec tant de force cette « chute d'Adam »...

Mais ce qui touche au plus profond de l'âme et du cœur c'est évidemment ces chorals où tout semble tout à coup s'arrêter pour laisser place à cette nostalgie, à ce chant sublime que seul Bach a pu trouver pour faire parler le cœur du croyant. *Ich ruf zu dir, O Mensch beweine deine Sünde groß*, *Wenn wir in höchsten Nöten sein*, ces chorals où là justement le croyant se retrouve seul devant ce destin de la vie où seul son Dieu pourra lui apporter réconfort, consolation, compassion...

Et enfin, *Das Alte Jahr vergangen ist* : a-t-on jamais trouvé expression plus exacte pour évoquer ce sentiment indicible de ce moment étrange de l'an neuf, ce passage qui entraîne toujours avec lui cette sensation que l'on laisse derrière soi tout un passé plein de souvenirs heureux et tristes, un passé irrémédiablement perdu. Là où d'autres se contenteraient de chanter superficiellement l'espoir du futur, Bach se laisse aller dans cette sublime rêverie sur le temps passé.

Jérôme Lejeune